

il n'eût voulu que quelque chose de fâcheux lui arrivât chez lui, sous ses yeux.

Si pendant un instant il avait tremblé pour la vie du cousin de sa femme, ce n'était ni par affection pour lui, ni par horreur du crime, mais il pensait aux conséquences terribles que pourrait entraîner pour lui cet assassinat commis dans sa demeure et en sa présence.

On aurait raconté, ébruité, commenté le crime, on l'aurait soupçonné peut-être d'en être complice, et la nouvelle en serait arrivée certainement jusqu'au château de Fenestranges.

Le comte Emmanuel l'aurait sans aucun doute rendu responsable de la mort de son neveu, et dans sa colère aurait anéanti le testament favorable à Henriette.

Que le vicaire de Saint-Ambroise fût arrêté, mis à la Roquette, et fusillé ensuite par les bandits de la Commune, cela importait peu à Gilbert qui le haïssait doublement comme prêtre et comme homme.

Mais il y avait le testament,—une fortune,—l'avenir !

Les menaces formulées contre lui par Servais Duplat ne le préoccupaient pas outre mesure.

Se trouvant en fort bons termes avec deux ou trois membres influents du Comité central, il lui suffirait de s'adresser à eux pour réduire au silence son ex-fourrier s'il continuait à se montrer gênant.

Au besoin il aurait l'air de prendre un fusil, mais il se garderait bien de se mêler à un mouvement quelconque.

Quant à accepter un commandement, jamais !

Il était bien trop prudent pour cela !

D'abord, nous le répétons, il ne s'illusionnait pas le moins du monde sur l'anéantissement final et prochain de l'insurrection, ensuite il ne voulait point que son nom mis dans les journaux, sa nomination annoncée dans le *Moniteur de la Commune*, pussent tomber sous les yeux du comte Emmanuel, pour qui ce serait un puissant motif de deshériter complètement sa nièce.

—Il ne me reste qu'à attendre de pied ferme... se dit-il lorsque le vicaire se fut éloigné, et il reconduisit Henriette dans sa chambre.

Tout en descendant l'escalier de la maison de Gilbert, Raoul d'Areynes songeait à la terrible scène dans laquelle il venait de jouer un rôle.

Il s'adressait de sérieux reproches.

Un instant emporté par les ardeurs de son sang de gentilhomme, maintenant il redevenait prêtre.

—Je suis follement intervenu dans ces déplorables débats ! pensait-il. J'aurais dû ne point paraître devant cet homme qui ne soupçonnait pas ma présence chez Gilbert, et lui laisser vomir ses injures.

—J'ai compromis Gilbert et sa femme. J'ai mis ma vie en grand péril, ce qui importerait peu si les pauvres sur lesquels je veille ne couraient risque de mourir de faim sans moi...

—J'ai menacé un homme, moi ! et je l'aurais tué, moi, le représentant, moi, le ministre de Dieu sur la terre !

Raoul se signa en ajoutant :

—J'en demande pardon à Dieu !

Puis, après quelques secondes de réflexion, il reprit :

—Henriette a raison... Je partirai pour Versailles cette nuit même... à Paris je serais traqué, arrêté, emprisonné... ils ont bien emprisonné Mgr Darboy et l'abbé Deguerry ! Je serais tué peut-être sans m'être dévoué pour la cause de la justice et de l'humanité, sans avoir combattu pour la religion dont on profane les temples ! Non ! Je dois vivre encore. Je partirai, pour pouvoir revenir bientôt et continuer la mission de charité que je me suis imposée au nom de Dieu !...

L'abbé d'Areynes arriva sur le seuil de la maison, dans l'encadrement de la porte ouverte au grand large.

De là il jeta un coup d'œil sur la rue Servan, absolument déserte.

La nuit était très sombre.

Il se glissa le long des maisons, rasant les murailles, et gagna rapidement la rue du Chemin-Vert où il s'arrêta pour sonder de nouveau les ténèbres.

Ne voyant rien de suspect, n'entendant nul bruit inquiétant, il se remit en marche.

Arrivé au point de jonction de la rue du Chemin-Vert et de la rue Saint-Maur, il fit halte pour la seconde fois.

Il venait d'entendre un murmure de voix et le pas cadencé d'une troupe.

Presque en même temps, à la lueur d'un bec de gaz placé à cinquante pas de lui, il aperçut un scintillement de fusils et une douzaine de soldats de la Commune conduits par un chef.

—C'est peut-être Servais Duplat accompagné de ses hommes, qui retourne chez Gilbert, se dit le jeune prêtre.

Un frisson passa sur sa chair.

Vivement il traversa la rue Saint-Maur et se jeta dans des terrains vagues existant à cette époque entre la rue Saint-Ambroise et la rue du Chemin-Vert.

Il s'abrita derrière un pan de mur croulant et se retourna.

La petite troupe de fédérés avait dépassé la rue du Chemin-Vert et suivit la rue Saint-Maur, se dirigeant du côté de la Roquette.

Raoul respira et continua sa route.

En quelques minutes il arriva chez lui, au numéro 59 de la rue Popincourt.

Sa vieille servante l'attendait, très inquiète.

—Vite, Madeleine, lui dit-il, procurez-moi des vêtements civils. Un pantalon, une redingote, un chapeau...

—Mon Dieu ! que se passe-t-il donc, monsieur l'abbé ? s'écria la brave femme, épouvantée par les paroles du jeune prêtre.

—Je pars pour Versailles...

—Cette nuit ?

—Dans un instant.

—Vous êtes menacé ?

—Oui.

—Ah ! mon doux Jésus, que le bon Dieu nous prenne en pitié !

Et la fidèle servante se mit à sangloter.

—Il ne s'agit pas de pleurer, ma bonne Madeleine, mais de se hâter ! reprit Raoul d'Areynes. Le temps presse !... Avant une heure peut-être, on viendra me chercher ici...

—Notre sacristain demeure dans la maison à côté. Il est de la même taille que monsieur l'abbé... Je cours chez lui.

Une demi-heure plus tard, le jeune prêtre, méconnaissable sous un costume laïque, quittait la rue Popincourt et se dirigeait vers les hauteurs de Belleville.

C'était par la porte des Prés-Saint-Gervais qu'il comptait trouver le moyen de sortir de Paris sans éveiller les soupçons et sans se heurter à des consignes trop rigoureuses.

Les points menacés par l'armée de Versailles étant ceux qui faisaient face au Mont-Valérien, il supposait, non sans raison, que les fortifications situées de l'autre côté de Paris devaient être négligemment gardées.

Il ne se trompait pas.

Une vingtaine de gardes nationaux, commandés par un sous-lieutenant, constituaient toute la garnison de la porte Saint-Gervais.

Deux heures du matin sonnaient quand Raoul se trouva en vue des bureaux de l'octroi qui servaient de poste aux fédérés.

Des bruits de voix avinées, des rires idiots, de fragments de chansons obscènes vinrent tout à coup frapper son oreille.

Il s'arrêta.

Ces bruits s'échappaient de l'intérieur du bureau transformé en corps de garde, et ils allaient crescendo.

Un frisson de dégoût secoua tout le corps du jeune prêtre, mais son moment de halte fut de courte durée.

La nécessité de quitter l'enceinte de Paris s'imposait impérieusement.

Il fit quelques pas en avant.

Alors une sentinelle, peu solide sur ses jambes et gorgée de vin et d'alcool, lui cria dans un hoquet :

—Halte-là, citoillien ! On ne passe pas !

XXVIII

Raoul ne s'arrêta pas tout de suite.

—Halte, donc ! N. de D. ! répéta la sentinelle, sinon je te f... mon coup de fusil dans le ventre !

—C'est que je voudrais bien rentrer chez moi... répondit d'une voix très ferme le vicaire de Saint-Ambroise.

—Ous' qu'il est, ton chez toi ?

—Aux Prés-Saint-Gervais.

—Eh bien ! entre au poste et demande si on veut te permettre de passer...

—Ne pouvez-vous me le permettre vous même sans déranger vos camarades ?

—Impossible !

—Pourquoi ?

—J'ai pas les clefs pour déboucher la lourde...

L'hésitation n'était point de mise.

Le vicaire se dirigea vers le corps de garde, toujours plein de rires, de cris, de chansons et du cliquetis des verres qui s'entre-choquaient.

Il gravit les marches, ouvrit la porte et franchit le seuil du poste.

La fumée des pipes et des cigares formaient un nuage épais, et l'odeur âcre de mauvais tabac, mêlée à des émanations alcooliques et à des senteurs de fauves, le prirent à la gorge et l'empêchèrent de respirer.

Un spectacle répugnant et inoubliable frappait ses yeux et révoltait tout son être.

Sur une longue table autour de laquelle se trouvaient des filles de la dernière catégorie, brûlaient trois chandelles fichées dans des goulots de bouteilles et donnant une lueur sinistre.

Des litres de vin et d'eau-de-vie, les uns pleins, les autres vides, et des verres violâtres et empoissés chargeaient cette table.